et l'islamisme qu'on hait

Insulter les morts, c'est blesser les vivants.» Abdallah Ibn Obay était le chef des *mounafiqine*, le parti des tribus coalisées contre l'Islam. A sa mort en 631, le Prophète pria pour lui et l'inhuma lui-même.

Ali vint un jour demander au Prophète ce qu'il convenait de faire devant une situation inédite : «O Envoyé de Dieu, il y a des choses qui nous arrivent et que le Coran ne stipule pas et que tu n'as pas signalées par un hadith.» Le Prophète lui répondit avec sa douceur habituelle : «Réunissez pour cela des serviteurs de Dieu parmi les croyants, concertez-vous sur vos affaires et ne prenez jamais de décision d'après une seule opinion.» Opposé à toute velléité de sacraliser sa personne, il a dit : «Je ne suis qu'un homme mortel. Vous venez porter devant moi des litiges ; il se peut que l'un de vous soit plus apte à me convaincre que l'autre, et que je décide d'après ce que j'aurais entendu de lui. A quiconque j'octroie par mon jugement ce qui appartient en vérité à l'autre, qu'il ne le prenne point car je ne lui donne qu'une part de l'enfer.» Le Prophète a dit cela. Mais si vous disiez devant un islamiste que le Prophète était faillible, vous risqueriez d'être écharpé.

D'aucuns peuvent penser que je suis en train d'insinuer ces derniers temps que la faute incombe à la religion, et que je suggère son bannissement de la vie publique. Non, ce que je veux dire clairement, sans ambages, c'est que l'islamisme n'est pas l'Islam, qu'il est une perversion de l'Islam, qu'il est une calamité pour l'Islam et les musulmans, qu'il compte à son actif des centaines de milliers de victimes musulmanes en Algérie, en Égypte, en Afghanistan, en Somalie et en Irak, sans compter les victimes relevant d'autres nationalités et confessions tombées dans les attentats.

L'Islam qu'on aime est celui des mille exemples de tolérance, de bonté et d'indulgence donnés par le Prophète tout au long de sa vie et de sa mission. C'est celui de la «Maison de la sagesse», des traducteurs des chefs-d'œuvre de la pensée grecque, des Mo'tazilites, d'Ibn Sina, d'Ibn Tofaïl, d'Ibn Rochd, d'Ibn Khaldoun, et de tant d'autres.

C'est celui des grands chefs militaires qui ont allié l'art militaire, le courage, la culture, la grandeur d'âme et le désintéressement personnel comme Omar Ibn Abdelaziz renonçant au pouvoir dynastique, ou le Kurde Salah-Eddine Al-Ayyoubi (Saladin) soignant son ennemi, le roi Richard Cœur de Lion, et quittant ce monde en laissant comme seule richesse une étoffe de tissu.

C'est celui de l'Emir Abdelkader, d'Al-Kawakibi, de Mohamed Iqbal, d'Ali Abderrazik, de Ben Badis, de Bennabi, de Mohamed Al-Ghazali… C'est celui de Mohamed Abdou disant aux oulamas d'Al-Azhar : «Celui qui ne connaît pas une des langues de la science européenne ne peut pas être tenu pour un alem.» C'est celui dans lequel nous ont élevés nos parents, celui de nos aïeux, celui que nous avons vécu pendant des siècles dans l'amour, la joie et la tolérance, alors même qu'il était parasité par le maraboutisme.

Quel homme, quel peuple n'aimerait cet Islam ? Ce sont ces exemples magnifiques qui existent en centaines et milliers à travers les siècles et les continents, cette grandeur d'âme, ce sens de l'humain, qui font qu'il soit un des plus beaux idéaux qui aient été proposés à l'espèce humaine. Qu'il n'ait pas été réalisé complètement, qu'il ne se soit pas toujours traduit en philosophie de la vie dans le quotidien, et en institutions sociales pérennes, ne peut être retourné contre lui ou servir à le remettre en cause. Il a permis à des non-Arabes d'exercer le califat, et à des non-musulmans d'être ministres, conseillers et hommes de confiance des puissants. Il a humanisé le droit de la guerre, amélioré la condition de la femme, banni les préjugés de couleur, toléré la liberté de conscience et d'expression…

Il ne demandait pas grand-chose aux hommes, et quand il le leur demandait, c'était avec la plus grande considération pour leur nature : «Quand je vous donne un ordre, exécutez-le dans la mesure du possible», aimait à dire le Prophète. A l'opposé de cet islam que nous chérissons, il y a l'islamisme que nous haïssons et que le Prophète semble avoir prédit en disant : «Des gens sortiront de ma communauté. Ils réciteront le Coran, et votre récitation n'approchera en rien de la leur. Votre prière, de même, ne sera rien à côté de la leur, ni votre jeûne en comparaison du leur. Ils réciteront le Coran en s'imaginant qu'il est pour eux, alors qu'en réalité il les condamne.» C'est peut-être en pensant à cette engeance qu'il a dit aussi : «Le plus hardi d'entre vous à donner des fatwas est aussi le plus hardi à s'exposer aux pires châtiments de l'enfer.» Et c'est à raison que doit être appliquée à l'islamisme cette sentence de Nietszche : «La foi ne déplace pas les montagnes, elle met des montagnes là où il n'y en a pas.» Dans le cercle de Bennabi, entre 1970 et 1973, je remarquais à quel point certains parmi ceux qui venaient l'écouter étaient la négation même de sa pensée. Ne partageant rien avec eux, je passais à leurs yeux pour une sorte de «laïc». Ils passeront plus tard à l'islamisme. C'est là aussi que j'ai connu feu Mahfoud Nahnah. A la veille de créer son mouvement, vingt ans plus tard, il me sollicita à plusieurs reprises pour m'associer à son projet, mais je repoussai poliment son offre et pris mon propre chemin.

A l'époque, on me faisait passer pour un «islamiste modéré». Si j'avais été islamiste un seul jour de ma vie, j'aurais été totalement immodéré car il n'y en a pas de modérés.

Dans les années soixante-dix et quatre-vingt, j'écrivais dans la presse pour défendre l'Islam des outrances de l'idéologie socialo-marxiste, et en raison de cela on me colla l'étiquette de «frère musulman». Dès la proclamation des résultats du premier tour des élections législatives de décembre 1991, remportées par le FIS, j'ai été convié à rejoindre ceux qui s'étaient mis en mouvement pour arrêter le processus électoral, mais j'ai refusé de les suivre sur cette voie. Le chef du gouvernement de l'époque, M. Sid-Ahmed Ghozali (que je salue au passage) se souvient peut-être de ce que je lui ai dit dans son bureau ce soir-là, sur le ton de la plaisanterie, en présence de feu Larbi Belkheïr : «Il risque de vous arriver ce qui est arrivé à Chapour Bakhtiar.» Les jours suivants, j'ai publiquement — et par écrit — pris position contre cette action en préparation, plaidé pour le respect du vote populaire et la tenue du deuxième tour, et proposé de laisser le FIS investir l'Assemblée nationale et former le gouvernement. J'ajoutai que s'il lui prenait l'envie de porter atteinte à la Constitution, aux libertés publiques et au caractère républicain et démocratique de l'Etat, à ce moment-là il serait légitime de l'en empêcher par tous les moyens. A l'époque, on me faisait passer pour un «islamiste modéré». Si j'avais été islamiste un seul jour de ma vie, j'aurais été totalement immodéré car il n'y en a pas de modérés.

Deux mois plus tard, feu le président Boudiaf recevait les leaders des partis politiques, parmi lesquels ses anciens compagnons du CRUA, Ben Bella et Aït Ahmed. La discussion traîna sur leurs souvenirs communs de l'Algérie des années quarante. Quand vint mon tour de parole je lui ai dit : «M. le président, vous êtes étranger à la crise... Les Algériens d'aujourd'hui croient plus aux valeurs d'Octobre qu'à celles de Novembre…», ce qui eut pour effet d'énerver quelques-uns autour de la table. Bref, le président Boudiaf nous apprit qu'il nous avait invités pour nous annoncer qu'une «décision importante» allait être prise, sans s'ouvrir à nous sur son contenu. Aussitôt que j'eus quitté le siège de la Présidence, je convoquai une conférence de presse pour déclarer que nous ne saurions approuver une décision à laquelle on voulait nous associer sans en connaître la nature.

Il s'agissait de la dissolution du FIS qui fut annoncée le soir même à la télévision. Je dois préciser, s'il en était besoin, que mes positions envers le FIS n'étaient nullement dictées par une quelconque sympathie envers ses idées, mais par conviction démocratique et par souci de rester cohérent avec moi-même.

Je croyais et croirai toujours à la démocratie, sans ignorer la nature non démocratique de larges pans de notre société et l'emprise profonde de l'islamismania sur nos mentalités.

Si des élections présidentielles libres devaient se tenir aujourd'hui, c'est le discours le plus haineux, le plus nihiliste et le moins démocratique qui serait installé à El-Mouradia. Tout le monde le sait in petto, mais personne n'ose le dire en public. On joue à se duper les uns les autres, et on croit que c'est cela le summum de l'intelligence politique.

Depuis l'agrément du FIS, je n'avais cessé de le critiquer dans des interviews et des communiqués officiels, et non en catimini. Ce que je pense et écris aujourd'hui au sujet des révolutions arabes et des résultats des élections est exactement ce que je pensais, écrivais et défendais à l'époque : l'hypothèque islamiste doit être levée, et l'épée de Damoclès éloignée de nos têtes. Il n'y a pas moyen de faire autrement, de façon efficace et durable, que de laisser les islamistes gouverner quand ils reçoivent l'onction de la majorité, tout en veillant à la protection des libertés publiques et du cadre républicain et démocratique de l'Etat. A ce moment-là, si une guerre civile doit éclater, ce sera pour la bonne cause et nous y entrerions tous le cœur léger. C'est ainsi que se débloquera l'histoire du monde arabo-musulman, et d'aucune autre manière. On voit bien que le problème est dans le peuple, dans le corps électoral, et non dans les pétrodollars saoudiens ou qataris. Au cours des séances du dialogue national ouvert et conduit par le président Liamine Zeroual en 1994, j'étais de tous les participants celui qui s'était opposé le plus fermement au projet de communiqué final, parce qu'il contenait un paragraphe mettant pratiquement sur un pied d'égalité la violence terroriste et la contre-violence de l'Etat. Je me rappelle de l'accrochage que j'avais eu avec feu Abdelhamid Mehri.

A un moment il avait dit : «Cette séance me rappelle les débats du CNRA en 1961 à Tripoli.» Je lui ai répondu : «Ya si Mehri, c'est parce que vous n'avez pas réglé les problèmes qui se posaient à l'époque que nous sommes aujourd'hui dans cette situation.»

Il y eut un rire général, ce qui détendit l'ambiance. Le mois suivant, je me rendis à Rome à l'invitation de l'association Sant'Egidio. Là, devant la presse internationale, je récusai la tenue d'une telle réunion de l'opposition algérienne à l'étranger, et me démarquai de ceux qui, parmi nos «historiques», venaient de qualifier le terrorisme de «mouvement de résistance». Nahnah défendit la même position que moi.

La conférence avorta, et il fallut en convoquer une seconde (à laquelle je n'ai pas été invité) pour aboutir au fameux «Contrat de Rome». Depuis, je ne passais plus pour un islamiste modéré, ni pour un laïc, mais pour un «agent du DRS». Vingt ans après ces évènements, je remercie Dieu d'un côté, et l'Histoire, de l'autre, parce qu'elle a montré que je n'étais pas dans l'erreur.

C'est ce qui me permet aujourd'hui d'écrire ce que j'écris, sans craindre d'être confondu par un écrit passé ou une position publique antérieure. Ils ne sont pas bien nombreux ceux qui peuvent s'exposer à un tel défi. Il semble que le Prophète ait honoré les Berbères de quelques belles paroles. Il aurait dit un jour à Omar : «Allah ouvrira une porte du côté du Maghreb : il lui suscitera un peuple qui le glorifiera et humiliera les infidèles.

Peuple de gens craignant Allah, qui mourront pour ce qu'ils auront vu, ils n'ont pas de villes qu'ils habitent, ni de lieux fortifiés dans lesquels ils se gardent, ni de marchés sur lesquels ils vendent.» A quelques mois de sa mort, il serait revenu sur le sujet, disant : «Je vous recommande la crainte d'Allah et des Berbères car ce sont eux qui viendront vers vous avec la religion d'Allah du fond du Maghreb, et Allah les prendra en échange de vous.»

Parmi eux, il s'est souvent glissé des oulémas ignares ou des charlatans tenaillés par la soif du pouvoir, la vengeance, ou la revanche sociale. Instruits de la propension de leurs peuples à la crédulité, de leur inclination au sacré et au sentimentalisme (ce sont eux d'ailleurs qui y président), ils savent d'instinct avec quel discours et avec quels accents eschatologiques les tenir.

(Selon Ibn Hammad, cité par Mahfoud Kaddache in *L'Algérie médiévale*). La prophétie s'est-elle réalisée avec la conquête de l'Espagne, la fondation du Caire, les dynasties almoravide et almohade, hauts faits à mettre à l'actif de nos ancêtres, ou bien est-elle en rapport avec des évènements non encore survenus ?

N. B.